

AVIS PRESSANT

AUX

DAMES CITOYENNES

DE LA

VILLE DE MARSEILLE,

Et à toutes les Dlles. Amies de la Liberté ; concernant la Solemnité de la Fête du 14 Juillet 1790.

Mes cheres Amies et Camarades ! Détournons aujourd'hui nos regards, de dessus les mauvais Citoyens, pour ne contempler que cette foule de Patriotes, de Républicains & d'Amis de toutes les contrées de l'Empire, qui vont prononcer le vœu de la Liberté.

A

Déjà, j'apperçois dans la Capitale ces légions de Frères d'armes, arrivés de toutes parts, reçus aux barrières de la Cité; des amis qui leur témoignent, par de tendres embrassemens, le plaisir de les voir; les larmes de joie sont leur langage, & le cœur fera les frais de l'hospitalité.

Déjà, une foule de monde s'empresse de venir au-devant d'eux, témoigner la douce satisfaction qu'on a de voir les Amis de la Liberté, venir contracter une alliance éternelle.

Déjà, l'enthousiasme universel se répand dans toutes les ames, la douce harmonie du cœur excite le tumulte de la joie.

Déjà, je les vois se confondre entr'eux, parce qu'ils sont égaux, & dans leurs transports ils montrent qu'ils sont Frères.

Déjà enfin, ils entrent chez leurs hôtes; là une digne Epouse du Citoyen de Paris les reçoit avec cette bonté & cette douceur naturelle à notre sexe. L'accueil favorable d'une hôtesse aimable dédommagera sans doute nos voyageurs des fatigues de la route, & les soins qu'elle prendra, rendront les instants de leur séjour si agréables que rien n'égalera, ni la variété, ni la multiplicité de leurs plaisirs.

Je me transporte en idée, au moment de cette Fête qu'on prépare. Mais, Ciel! --- que vois-je? Un édifice immense. Ah! C'est le Temple de la Liberté, c'est sur son Autel que les Français viennent célébrer leur triomphe. On décore le Waux-Hall Patriotique; les festins, les chants & les danses, tout est disposé pour la Pâque générale des Français.

L'explosion de mille & mille cris, va frapper la voûte céleste, & tous les cœurs se rassasieront du plaisir que procurent les nôces de la Liberté.



De tous côtés arrivent les Etrangers des deux mondes qui viennent aſſiſter à la Fête de la République ; ils ſeront témoins du délire Patriotique des cœurs, & du ſerment ſacré de l'Alliance éternelle que les Français vont jurer ſur l'Autel de la Patrie.

Je crois appercevoir dans la douce ivreſſe de cette immenſe famille, les tranſports de l'amitié, les ſentimens de l'ame, & l'élan du plus pur Patriotiſme ; les cris redoublés d'allégreſſe vont percer les airs, comme pour avertir l'univers que les Français ont reconquis leur liberté. Je vois le drapeau de la Nation flotter, l'armée s'avance, & une légion de Frères armés marchent majeſtueuſement au bruit de la caiſſe, la muſique précède, & le ſon des inſtrumens répète ſans ceſſe (où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille,) ils arrivent au pied de l'Autel & chaque diviſion occupe ſon poſte. Je vois ſur une éminence nos Auguſtes Repréſentans, nos Légiſlateurs, nos Pères, ſourire gracieuſement aux évolutions guerrieres de l'Armée fédérative qui leur offre des larmes de joie ; excités par la reconnoiſſance, tous les regards ſe fixent ſur eux ; on les contemple, on les admire, & le cœur parle.....

Ce qui rend encore ce tableau intéreſſant, c'eſt Louis XVI à leur tête, l'Empereur des Français ; le premier Citoyen de la République, le Reſtaurateur de la Liberté ; à côté ſon Epouſe & ſes Enfans ; mais il y a une place qui n'eſt point occupée, c'eſt celle des Princes abſents. Les Français les aiment cependant, pourquoi ce vuide ? Raſſurons-nous, je les apperçois venir, ils courent ſe jetter aux pieds de la Nation, de la Loi & du Roi ; de tendres embraſſemens, des larmes de joie univerſelle, ſeront les peines qu'ils ſubiront. Il eſt bien juſte qu'on les puniſſe de même. Pour-

quoi aussi leur absence nous a-t-elle causé tant d'inquiétudes ?

Enfin, je vois le Ministre des Autels de notre Religion, revêtu de la livrée Sacerdotale, sur le haut du trophée de la Nation, qui éleve ses mains au Ciel, pour implorer l'Être Suprême de répandre sa bénédiction sur ce Peuple, d'exaucer ses vœux. A l'instant millions de genoux fléchissent en terre, humblement prosternés, le cœur & l'ame pure, ils élevent leurs voix, ils invoquent le Dieu du Très-Haut ; ce Dieu des Armées voit ses Enfans qui réclament sa divine protection, les contemple, & il juge la sincérité de leur cœur, & après avoir pesé dans sa justice la componction de leur ame, il lance sur eux une flamme divine, il les embrase, & il les vivifie. A l'instant des milliers de mains s'élevent vers le Ciel, & le Serment sacré de la fidélité est prononcé....... L'air à l'instant est presque étouffé par le son des cloches ; le bruit du canon se fait entendre ; les tambours, la musique, des cris répétés, vive la Nation, la Loi & l'Empereur des Français, font frissonner de joie ; le cœur pénétré, les larmes que l'effusion du cœur répand, forment un spectacle attendrissant. Alors l'armée des Frères quitte les rangs & se confond avec le spectateur ; on s'embrasse de toutes parts ; l'Assemblée des Législateurs, les Représentans, le Roi des Citoyens, son Auguste Famille, les Princes, généralement hommes, femmes, filles & enfans, tous n'ont qu'un même but, un même sentiment. Les cris de l'allégresse éclatent de tous côtés, & pénétrés d'un enthousiasme Patriotique, on rend à la Divinité des actions de graces en chantant le Cantique de l'Eglise (Te Deum laudamus.)

Voilà mes cheres Camarades & Concitoyennes, un précis de cette mémorable journée ; c'est dans la Capitale le 14 Juillet qu'elle se célébrera. Croyez-

vous, de bonne foi, que je resterai dans l'inaction ce jour-là ? Non, je sais que cette cérémonie sera générale dans l'étendue de la République; ainsi, je vais maintenant vous faire part de mes réflexions, & l'avis pressant que je vous donne, doit exciter votre zèle.

Je sais que dans Marseille, notre Patrie, on solemnisera le même jour & à la même heure cette Fête tant desirée; on n'oubliera rien, sans doute, pour présenter aux yeux des spectateurs tout ce que le patriotisme a de plus attrayant, afin d'encourager le zèle d'un peuple libre. Le plan que je vais vous proposer, ne contribuera pas peu à augmenter le plaisir de cette Fête, si toutefois vous l'adoptez.

1°. Nos époux seront infailliblement sous les armes, occupés de remplir leurs devoirs; ils seront rangés en ordre de bataille : je désirerois que ce jour là, chacune de nous fût vêtue de blanc, avec un ruban ou une ceinture aux trois couleurs; nous nous rendrions en ordre, formant une double haie en présence de nos époux; j'ajoute que nous conduirions nos enfans, portant à la main des bouquets qu'ils distribueroient à leur gré aux spectateurs.

2°. Chaque District formeroit sa division, & se placeroit également devant les rangs, ayant une banniere avec cette inscription, humilité, vertu & liberté; cette banniere seroit portée par une jeune fille, la plus indigente du District & honnête. Là nous attendrons le moment agréable de la prononciation du serment, & promettant d'y être fidelles, nous jurerons aussi d'élever nos enfans dans les mêmes sentimens.

3°. Après nous être livrées aux engagemens d'une amitié réciproque, en faisant retentir l'air de notre allégresse, l'armée féminine rassembleroit les filles de chaque district au centre, portant leurs

bannieres ; ensuite la Garde - Nationale défileroit devant nous.

La Municipalité & le Général nous présenteroient vingt-cinq jeunes gens, également pauvres & honnêtes artisans, qui recevroient de la main des vingt-cinq jeunes filles, leur banniere.

4°. Nous promenerons dans cet ordre par toute la Ville, au son des cloches & au bruit de l'artillerie, jusqu'à six heures du soir, tems auquel chaque District de l'un & de l'autre sexe se retireroit.

A sept heures du soir, environ, chaque Citoyen mettroit son couvert devant sa porte, & inviteroit à sa table ceux qui ne seroient pas à même de faire les frais d'un soupé patriotique ; ou, bien mieux, si on le juge à propos, chaque District feroit dresser publiquement une table de deux cents couverts ; les plus nécessiteux y seroient servis par les Dames : au haut de la table, le jeune-homme & la fille de question avec sa banniere ; le festin seroit gai ; les chants, les ris, termineroient cette mémorable journée.

5°. Le lendemain au matin à huit heures, les vingt-cinq jeunes gens & filles seront conduits à la Maison Commune par un détachement de la Garde-Nationale, pour, de suite, se rendre avec la Municipalité au pied de l'Autel de la Patrie, au son de la musique ; là un Prêtre, après avoir célébré la Messe, uniroit, par le Sacrement du Mariage, nos vingt-cinq Citoyens, qu'on surnommeroit *les Epoux de la Liberté.*

Le Président de chaque District donneroit aux nouveaux conjoints un sac d'argent qui contiendroit la générosité du District ; la solemnité de ces Mariages pourroit s'adopter le 14me. du mois.

6°. Un repas public seroit servi pour les époux seuls, & durant le festin, à la faveur des Gardes-Nationaux, le peuple défileroit, pour se procurer

le plaisir de voir des Citoyens à qui Marseille aura fait le bonheur : pour donner plus d'éclat à la nôce, la Municipalité serviroit cette table.

On pourroit ajouter mille agrémens à cette fête; mais pour remplir ce projet, il faudroit s'entendre. Voici mon avis.

Les épouses de Mrs. les Présidents de chaque District peuvent convoquer leurs Concitoyennes dans un lieu qui sera indiqué le plutôt possible, afin de délibérer entr'elles des moyens à prendre, pour solemniser la régénération de l'Empire, en se communiquant d'un District à l'autre le résultat de l'Assemblée.

Je pense que rien ne peut troubler la bonne harmonie qui regnera parmi nous; par là nous ferons connoître à la France que nos maris ne sont pas seuls les amis de la liberté; nous avons, comme eux la faculté de penser & de sentir; conséquemment le droit de Citoyennes. Enfin, il me tarde de voir mes cheres Amies se livrer au patriotisme, en se déclarant ouvertement à l'entreprise.

Je propose un moyen pour accélérer nos assemblées, savoir : celle qui mettra le premier District en vigueur, sera nommée (pour prix de son zèle) Généralissime de l'armée des Citoyennes; elle portera seule un panache à trois branches & le pouf à la Nation.

Voilà, mes cheres Camarades, mes réflexions & mes avis; j'attends avec impatience dans la retraite & le silence, de voir éclater le courage de mes amies.

J'invite donc toutes nos Dames, sans exception, de se procurer cette gloire; de quitter pour l'instant, les amusemens & le soin des parures, afin de s'occuper de marcher sur les traces de celles qui ont eu le courage de se montrer en héroïnes dans les camps fédératifs de Lyon, Strasbourg, Limoges, Metz,

&c. ; elles nous ont frayé la route qui conduit au Temple du Patriotiſme. Chacune s'eſt ſignalée à l'envi ; leur zèle infatigable nous a donné l'exemple, & nous reſterions en repos? Non, non, rendons-nous dignes de l'attention de nos Maris-citoyens, de nos Légiſlateurs, de notre Roi ; jurons & jurons d'être fidelles aux uns & aux autres ; & en inſpirant à nos enfants cet amour vertueux de la Liberté, ce trait ſeul puiſſe les préſerver de faux principes.

Permettez-moi, mes cheres amies, avant de finir, de vous adreſſer les mêmes paroles d'une vertueuſe Citoyenne de Paris.

» C'eſt vous à qui je parle, eſtimables & ſéduiſantes Courtiſannes, que le regret de vos erreurs
» afflige quelquefois ; venez au pied de la Nation
» dépoſer votre conduite paſſée ; ſacrifiez-lui cette
» fauſſe tendreſſe de vos amants ; cette action noble
» & louable du dévouement patriotique vous eſſuyera
» les larmes du repentir, & vous fera préférer,
» (n'en doutez pas) une époux fidéle à celui qui
» a corrompu une ame faite pour être honnête.
» Venez, venez, charmantes femmes, dans les
» bras de cette Nation, notre mere Commune ;
» elle ne veut que notre bonheur ; livrez vous aux
» ſentimens de la vertu, & que la régénération des
» mœurs ſoit pour vous une route qui vous conduiſe
» au Temple de la Gloire ».

Puiſſent mes réflexions, enflammer & déterminer promptement mes Compatriotes ; je ſerai au comble de mes deſirs.

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de P. A. FAVET, Imprimeur du Roi & de la Ville, rue du Pavillon.